



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

**12 spécial | 2005**

**Une ville, une destinée : Orléans et Jeanne d'Arc**

---

# Les processions à Orléans au XV<sup>e</sup> siècle

Françoise Michaud-Fréjaville

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/726>

DOI : 10.4000/crm.726

ISSN : 2273-0893

### Éditeur

Classiques Garnier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 113-130

ISSN : 2115-6360

### Référence électronique

Françoise Michaud-Fréjaville, « Les processions à Orléans au XV<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 12 spécial | 2005, mis en ligne le 28 juin 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/726> ; DOI : 10.4000/crm.726

---

Les processions à Orléans au XV<sup>e</sup> siècle

« *Item*, ce voyant monseigneur l’evesque d’Orleans avec tout le clergé, et aussi par le moyen et ordonnance de monseigneur de Dunois [...] et aussi les bourgeois, manans et habitans dudit Orleans, fut ordonné estre faicte une procession le huis-tieme dudit may, et que chascun y portast lumiere, et que on iroyt jusque aux Augustins, et partout ou avoit esté le destour on y feroit stacions »<sup>1</sup>.

Ainsi fut inaugurée en 1429 la longue suite des commémorations de la levée du siège, cette fête du 8 mai qui pousse encore dans les rues de la ville des milliers de participants et de curieux, les uns défilant et les autres regardant, tous heureux. Cette célébration collective rassemble aussi, le soir du 7 mai, après que la cathédrale eut paru se consumer – naguère dans les flammes des feux de Bengale, aujourd’hui sous les rayons laser – une foule envahissant les nefs et bas-côtés de l’église, tandis que les choristes s’en donnent à pleine voix. La presse publie de larges extraits des panégyriques et homélies prononcés par des prélats venus de tous horizons, comme des discours obligatoirement johanniques du maire et de l’invité d’honneur.

Les Orléanais ont beau essayer de témoigner d’un certain recul devant les diverses péripéties de ces journées, rares sont ceux qui n’éprouvent pas une véritable fierté à évoquer la longue fidélité de la ville envers le souvenir de la victoire de 1429, fidélité marquée essentiellement par la répétition du trajet d’action de grâce vers les Tourelles et la bastille des Augustins. Qui n’a jamais accompli les six kilomètres du défilé, de préférence sous la pluie, ne saurait prétendre parler en connaissance de cause d’intégration dans la société locale<sup>2</sup>.

Si l’on considère le XV<sup>e</sup> siècle, la merveilleuse réussite de la procession de la « délivrance » ne doit pas faire oublier son caractère exceptionnel ni rejeter dans l’ombre les multiples occasions où les habitants de la ville se retrouvaient dans les rues à regarder passer le clergé, les édiles et une plus ou moins grande partie de leurs concitoyens, ou à participer eux-mêmes, aux rangs honorables ou comme suivants, choristes, porteurs, à une semblable cérémonie.

---

<sup>1</sup>« Chronique du siège d’Orléans et de l’établissement de la fête du 8 mai », éd. A. Salmon, *Bibliothèque de l’École des Chartes*, t. 8, 1846, p. 500, et Boucher de Molandon, « La délivrance d’Orléans et l’institution de la fête du 8 mai », *Mémoires de la Société Archéologique et Historique de l’Orléanais*, t. XVIII, 1884, p. 279.

<sup>2</sup>Une exposition consacrée à Jean Zay présentait, il y a quelque temps, une page du *Grenier*, de juin 1925, où le futur ministre (il avait 21 ans et n’avait jamais encore défilé comme élu) écrivait : « Par ces jours de cortège traditionnel, tandis qu’Orléans machinalement pavoisé, regarde passer des députés mélancoliques et des prélats résignés, la calvitie d’un premier président ou la démarche en canard d’un général de brigade suffisent à ruiner pour jamais la Majesté de la Justice et celle de l’Armée » (P. Girard, *Catalogue de l’exposition Jean Zay, 1904-1944*, Orléans, 1994, p. 14).

Alors qu'on dispose assez souvent des seules archives d'origine ecclésiastique pour tenter d'expliquer le fonctionnement de la société médiévale, le paradoxe veut qu'Orléans ait perdu la majeure partie de ses sources cléricales<sup>3</sup> et que, pour évoquer les processions, nous ne disposions pratiquement que de la tradition transmise par les comptes de la ville, et de rares notations des anciens historiens<sup>4</sup>. Sans doute aurions-nous une vision assez différente de la ferveur orléanaise si nous connaissions mieux les délibérations des chapitres des diverses communautés religieuses. Au siècle dernier, J. Doinel avait été surpris de constater dans les registres des délibérations du chapitre de la cathédrale Sainte-Croix, le manque apparent d'intérêt des chanoines pour la procession de la « délivrance »<sup>5</sup>. En fait, il est possible que ce qui allait de soi n'eût pas besoin d'être discuté. Les chanoines notaient non pas la décision de défiler, qui était usuelle, *more solito*, mais les dépenses particulières pour ce jour, mentions aujourd'hui invérifiables, faute de comptes.

Peut-être est-ce aussi une chance de devoir fonder son analyse sur la seule vision des édiles qui participaient aux spectacles sacrés tout à la fois comme fidèles, comme acteurs et comme financiers. Une situation que connaissent chaque année depuis plus de cinq cent soixante ans les responsables orléanais, grommelant contre le coût de « Nos Fêtes », superficiellement ironiques sur leur déroulement et intérieurement satisfaits de se montrer dans toutes les occasions publiques et mondaines au nombre de ceux qui sont et font la ville. S'y ajoutait sans doute, au XV<sup>e</sup> siècle, une véritable espérance dans l'intercession des reliques, ces corps saints aujourd'hui totalement disparus des célébrations, aussi bien religieuses que civiles, du 8 mai orléanais.

### Les corps saints

Les processions étaient liées, au début du XV<sup>e</sup> siècle dans la totalité des circonstances, à la demande d'intercession des saints dont les reliques étaient portées tout au long des rues et d'église en église. Orléans, ville importante, pouvait présenter pour les occasions solennelles plus d'une douzaine de châsses, dont certaines de grande taille. La qualité, en outre, renforçait la quantité : des restes insignes reposaient dans les trésors des diverses églises et monastères de la ville et des villages proches. *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques*<sup>6</sup> évoquait, dès le XII<sup>e</sup> siècle, le bois de

<sup>3</sup>Faut-il rappeler que les archives du Loiret ont brûlé en juin 1940 ? Un seul exemple : en 1898, les fonds de l'évêché et du chapitre cathédral de Sainte-Croix comportaient 40 500 pièces et 625 registres, il en reste 1,40 m linéaire (*Guide des archives du Loiret, fonds antérieur à 1940*, Orléans, 1982, p. 123).

<sup>4</sup>F. Lemaire, *Histoire et Antiquité de la ville et du duché d'Orléans*, Orléans, 1645 ; S. Guyon, *Histoire de l'Eglise et du diocèse, ville et université d'Orléans*, Orléans, 1647-1650.

<sup>5</sup>J. Doinel, « Conclusions capitulaires du vénérable chapitre de l'église Sainte-Croix d'Orléans à la procession annuelle de Jeanne d'Arc, le 8 mai », dans *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, t. 6, 1816, n° 88, p. 279. L'auteur n'avait trouvé qu'une seule mention de la fête entre 1445 et 1551 : *Procuratores hujus civitatis Aurelianensis petierunt processionem fieri die martis proxima, more solito, pro festo ville* (samedi 5 mai 1470).

<sup>6</sup>*Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, éd. J. Vielliard, Paris, 5<sup>e</sup> éd., 1978, p. 61 et suivantes.

la Croix, le calice de saint Euverte<sup>7</sup> et la patène « qui a véritablement servi à la Cène ». On montrait, pour l'édification des pèlerins, à l'église Saint-Aignan<sup>8</sup>, le chef et le corps du saint, et les reliques des confesseurs Euspice, Floculus (saint Flou) et Monitor, des martyrs Baudelius et Scubilius et de sainte Agie, la mère de saint Loup<sup>9</sup>; du moins c'était la tradition rapportée déjà par Helgaud au temps du roi Robert<sup>10</sup>. À Sainte-Croix, la cathédrale, étaient conservés, outre le fragment du bois de la Croix, donné soutenait-on par Charlemagne<sup>11</sup>, les restes de saint Mamert<sup>12</sup>, des saints Savinien et Potentien<sup>13</sup> et le calice où la main divine avait en même temps que l'évêque tracé le signe de la croix. Dans les églises consacrées respectivement à saint Euverte<sup>14</sup>, saint Avit<sup>15</sup>, saint Mesmin de Micy<sup>16</sup>, saint Marceau<sup>17</sup>, saint Victor<sup>18</sup> on révérait des fragments des dépouilles des personnages éponymes. C'était la collégiale Saint-Samson<sup>19</sup> qui disait, en toute bonne foi, conserver la patène du Jeudi saint. L'église Saint-Paul abritait, certes, quelques parties des ossements de l'apôtre, mais surtout la Vierge noire qui avait sauvé Orléans des Normands<sup>20</sup>. Enfin, l'église

<sup>7</sup>Évêque d'Orléans du IV<sup>e</sup> siècle (Eortius du concile de Valence en 374 ? † 391 ?), selon la légende constructeur de la première église dédiée à la sainte Croix. Le jour de la dédicace, la main de Dieu apparut lors de la consécration.

<sup>8</sup>Évêque qui a permis d'éviter le pillage de la ville par Attila en 451 († 17 novembre 453). La *basilica Sancti Aniani* est citée par Grégoire de Tours (*Historia Francorum*, IX, 16).

<sup>9</sup>Saint Loup de Sens († 623), très populaire dans l'est orléanais, alors dans l'évêché de Sens.

<sup>10</sup>Helgaud, *Vie de Robert le Pieux*, éd. R. H. Bautier et G. Labory, Paris, 1965, p. 131. L'auteur énumère les corps saints à l'occasion de la reconsécration de Saint-Aignan en 1029.

<sup>11</sup>Selon une tradition, invérifiable, du XI<sup>e</sup> siècle, Théodulfe aurait reçu ce fragment de Charlemagne.

<sup>12</sup>Évêque de Vienne au V<sup>e</sup> siècle, il aurait été le promoteur de la fête des Rogations.

<sup>13</sup>Martyrs de Sens.

<sup>14</sup>Église fondée sur un cimetière antique, où aurait été enseveli Euverte.

<sup>15</sup>Sur le tombeau de cet Arverne du début du V<sup>e</sup> siècle, fut élevée une basilique visitée par le roi Gontran et Grégoire de Tours (*Historia Francorum*, VIII, 6). L'église basse du XI<sup>e</sup> siècle existe encore.

<sup>16</sup>Abbaye bénédictine, vraisemblablement de fondation carolingienne, à l'ouest d'Orléans, sur l'emplacement supposé d'un ancien établissement dont saint Mesmin (Maximin) aurait été abbé, et qui eut au début du second millénaire une brillante vie intellectuelle (Dom H. Leclercq, « Micy-Saint-Mesmin », *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, XI, col. 912 et suivantes).

<sup>17</sup>Paroisse de la rive sud de la Loire, prieuré de Micy, dédiée au martyr de Lyon, mort vers 178.

<sup>18</sup>Ancienne abbaye devenue une paroisse à l'est du castrum d'Orléans, du nom de l'évêque de Marseille martyrisé en 290.

<sup>19</sup>À l'origine monastère de Saint-Symphorien, où le corps de saint Samson († 565) fut ramené depuis Dol-de-Bretagne au moment des invasions normandes (878 ou 930), et qu'Hugues le Grand donna aux Bretons. L'établissement passa ensuite à Saint-Martin-des-Champs de Paris, puis devint une collégiale des Augustins réguliers de Notre-Dame du Mont-Sion (1152).

<sup>20</sup>L'histoire des deux lieux de culte reste confuse. L'église Saint-Paul (où le doute subsiste sur la présence de reliques de l'apôtre ou de l'ermite) n'est attestée que depuis 1002, mais elle était déjà *ex antiquis temporibus* (J. Soyer, *Actes des souverains antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle dans les archives du Loiret*, p. 32). La sauvegarde de la ville par la Vierge noire est rapportée par Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*, VIII, 83).

Saint-Père-Empont présentait à la fin du Moyen Âge la châsse de saint Evrou<sup>21</sup>. Les églises basses de Saint-Avit et de Saint-Aignan, encore visibles, furent conçues pour le dépôt des reliques et une circulation des fidèles, mais, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, il y avait longtemps que châsses et reliquaires avaient été installés à la vue permanente des fidèles dans des chapelles hautes, comme le montre déjà la chanson de Girard de Roussillon, pour ce qui était de la relique de la Croix<sup>22</sup>.

Finalement, quand tout le saint peuple des gardiens de la cité sortait dans les rues de la ville, il ne fallait pas moins de soixante-douze (et jusqu'à quatre-vingt-quatorze) personnes pour porter la théorie des treize grandes châsses et les soutenir en toute sécurité tout au long des ruelles de la vieille ville<sup>23</sup>.

### L'usage processional orléanais

L'année était scandée, de façon ordinaire, par un certain nombre de déambulations rituelles, dont seules sont bien connues celles auxquelles le chapitre cathédral<sup>24</sup> ou le corps de ville prenaient part. Le cycle commençait avec le temps pascal : le dimanche des Rameaux, le clergé de la cathédrale allait jusqu'à Saint-Laurent, dans le faubourg ouest de la ville. Le dimanche de Quasimodo, la municipalité participait à une procession générale de Sainte-Croix à Saint-Paul, une année sur deux cela permettait de montrer à la population le nouveau corps de ville élu le 22 mars, avec les douze procureurs dont le receveur tenait la tête. Le 2 mai, veille de l'Invention de la Croix, était la grande fête épiscopale où les chapitres de Saint-Samson, de Saint-Liphard de Meung et de Saint-Vrain de Jargeau venaient jusqu'à la cathédrale. Les deux derniers avaient une vingtaine de kilomètres à parcourir. Il semble difficile de croire que ces processions s'accomplissent « rigoureusement » pendant les troubles de la guerre de Cent ans<sup>25</sup>. Le 24 mai, fête de Donatien et Roga-

<sup>21</sup>Ebrulphus, dont les reliques auraient été razziées en 945 par Hugues le Grand à Exmes (Orne) : S. Guyon, *Histoire de l'Eglise d'Orléans*, t. I, p. 337.

<sup>22</sup>Jean-Marie Berland, « Les retrouvailles du Vendredi Saint : un épisode orléanais dans Girart de Roussillon », *La chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. II, p. 845-876 ; A. Labbé, « La topographie et les monuments d'Orléans dans Girart de Roussillon », *Perspectives médiévales*, n° 18, juin 1992, p. 77-91.

<sup>23</sup>Les comptes de la ville énumèrent en effet, huit porteurs pour chacune des deux châsses de saint Euverte, celle de saint Evrou et celle de saint Samson, six pour saint Marceau, saint Mamert et saint Paul « ermite » et quatre pour chacune des autres. Arc. dép. Loiret, CC 553 (1501-1502), fol. 15v : « A Regnault Pasté, pour LVII hommes qui ont porté les chefs et châsses des corps saints a la procession generale. . . XL s. ».

<sup>24</sup>A. de Foulques de Villaret, « Recherches historiques sur l'ancien chapitre cathédral de l'église d'Orléans, de son origine jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle », *Mémoires de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, t. XIX, 1883, p. 529.

<sup>25</sup>Attestés en 1418 : « Pour argent baillé a VI hommes qui porteront les torches de ladite ville au devant des corps saints de Beaugency, le XVII<sup>e</sup> jour d'avril » (Arch. dép. Loiret, CC 650 fol. 16, 1418). Ces déplacements n'ont pas cependant dû perdurer au cours de la décennie suivante. « Cette visite annuelle ne cessa de s'accomplir rigoureusement qu'en deux ou trois circonstances où une épidémie mortelle, sévissant à Orléans, amena le chapitre à accorder des dispenses » (A. de Foulques de Villaret, *op. cit.*, p. 531). Il me paraît évident qu'au moment du siège d'Orléans, nul ne demanda dispense à quiconque, les Anglais ayant occupé Jargeau et Beaugency.

tion, le clergé de la paroisse de Saint-Donatien<sup>26</sup> recevait celui de Sainte-Croix. Le 12 juin, le chapitre de Sainte-Croix allait à Saint-Euverte ; il y retournait le 7 septembre.

Ces allers et retours ordinaires, aux allures de visites et de contre-visites, correspondant aux dates des patronages des saints les plus révéérés dans la ville, étaient ponctués par des arrêts dont les emplacements nous sont inconnus, et comportaient, en général, un sermon. Les déambulations les plus solennelles donnaient des occasions de stations chantées.

Dans l'ordre normal des choses, les rues de la ville voyaient ainsi passer cinq à six théories de clercs, porteurs, châsses, et luminaires au cours de l'année, ce qui ne représente aucune originalité particulière à la fin du Moyen Âge.

### **La ville et ses processions entre 1400 et 1430**

Quand le corps de monseigneur saint Mamert rendait aimablement visite à l'église Saint-Paul, au début de l'année, le jour de Quasimodo, nul ne se préoccupait réellement d'en connaître les raisons profondes : l'usage était tel, et chacun s'en contentait. Mais avec les troubles religieux du Schisme, ou politiques de la querelle des Armagnacs et enfin la guerre anglaise, certaines déambulations devinrent les manifestations visibles d'une angoisse diffuse et permanente qui, de temps en temps, trouvait une voie d'extériorisation dans une démarche collective.

À la demande de telle ou telle communauté, l'Église, l'Université ou les Messieurs de la ville, une procession générale était suggérée. Un messenger allait au nom du promoteur inviter les autres à participer à la démarche, injonction d'ailleurs plutôt qu'invitation : ceux qui devaient l'exemple ne pouvaient pas refuser. « Quant la vraie Croix, monseigneur saint Mamert et autre corps sains furent requis estre portés à Nostre Dame de Saint Pol pour prier Dieu pour les biens dessus terre, lesquels corps sains furent requis estre portés à la requeste de la ville », le 13 avril 1401, six valets de la ville portèrent les six torches de cire neuve confectionnées aux frais de la communauté, trois jours après ce dimanche de Quasimodo déjà occupé par une semblable sortie. Le dimanche suivant, une fois encore à la requête de la ville, ce furent le chef de saint Aignan et la châsse de saint Victor qui passèrent la porte de Bourgogne (soigneusement débarrassée de sa boue) pour se rendre, traversant toute la cité, au-delà du pont, aux Augustins. En ce même mois, « monseigneur saint Euverte et autres corps sains en sa compagnie » furent portés à Saint-Paul, toujours à la demande des procureurs d'Orléans<sup>27</sup>.

En 1407, la crise du Schisme amena l'Université à demander à son tour une procession, mais la ville avait déjà fait la sienne pour un propos semblable, et, au lieu de six torches, elle n'en fit porter que quatre, montrant ainsi qu'elle n'avait pas l'initiative<sup>28</sup>. L'Université récidiva en 1418 et 1419 avec des intentions qui ne sont pas précisées<sup>29</sup>, mais bien vraisemblablement liées au concile de Constance pour

---

<sup>26</sup>Prieuré donné en 1178 à Saint-Euverte.

<sup>27</sup>Arch. dép. Loiret, CC 644, XVI (13 avril 1401).

<sup>28</sup>Arch. dép. Loiret, CC 646, XIII (1407) : « Pour quatre varlets qui porteront quatre desdites torches quand l'Université d'Orléans fit procession pour l'union des Églises, II s. VII d. p. ».

<sup>29</sup>Arch. dép. Loiret, CC 650, VII (1418) : « Pour VI hommes qui portèrent les torches quand

celle de mars 1418. Enfin, le 11 juillet 1417, pour la première fois, une mention semble donner le premier pas à l'Église : « Pour VI hommes qui porteront les torches de ladite ville à la procession qui fut faite le X<sup>e</sup> jour de juillet pour les biens dessus terre, laquelle procession firent les gens de l'Eglise »<sup>30</sup>. Par la suite, nos sources ne donnent plus d'exemples de ce type jusqu'en 1430. Cela signifie-t-il que seuls les édiles étaient en mesure de proposer une manifestation religieuse collective ? Il est vraisemblable que la réponse doit être négative, mais que nous n'avons plus les moyens d'étudier les usages et les initiatives proprement cléricaux, à moins d'attribuer à l'Eglise les cérémonies dont les représentants de la population orléanaise ne paient pas le sermon.

Y avait-il des processions auxquelles la ville ne participait pas ? Sans doute. Nous ne retrouvons jamais dans les comptes municipaux les fêtes des patrons des paroisses, telles que la tradition les rapporte ; il s'agissait donc de célébrations en quelque sorte privées, auxquelles les représentants de la ville ne venaient pas assister en tant que « procureurs » de la communauté, et donc émargeant aux dépenses communes pour une fourniture de luminaire ou de porteurs, mais auxquelles ils pouvaient parfaitement participer comme fidèles et donateurs particuliers. Peut-on d'ailleurs s'étonner que la ville, dans sa volonté souvent affirmée au XIV<sup>e</sup> siècle de mener le plus librement possible ses affaires, n'ait pas faite sienne, par exemple, la célébration de la Sainte-Croix ? C'eût été montrer sans doute une trop grande sujétion envers l'évêque et surtout le chapitre cathédral. En revanche, la Fête-Dieu, d'institution récente à l'époque, avait dû être décidée d'un commun accord par toutes les paroisses et communautés religieuses, aussi la ville acceptait-elle d'y figurer en corps, avec ses valets, ses torches, et même de payer les couronnes de roses des porteurs du dais<sup>31</sup>. Un service d'ordre accompagnait l'avancée du défilé, afin de contenir l'empressement de la foule, et une collation récompensait, en fin de journée, porteurs et gardes dans une des bonnes auberges de la cité.

Si les célébrations et déambulations traditionnelles n'étaient donc pas systématiquement prises en compte par les édiles, il faut considérer la quasi-totalité des processions et manifestations religieuses mentionnées dans les comptes de la ville comme les preuves de la religion civique orléanaise – échos des craintes, des supplications mais aussi des espoirs et des joies collectives – dont les douze procureurs de la cité assumaient la charge, dirions-nous la liturgie. À l'exception du dimanche suivant Pâques (Quasimodo) et de la fête du *Corpus Christi*, toutes les processions seraient donc liées à une sollicitation d'origine plus ou moins politique, au sens originel du mot, reflet des préoccupations de la bonne ville.

Entre 1401 et 1429 nous avons la trace de cent onze processions pour les vingt-deux années dont la comptabilité est conservée en tout ou partie. Les dépenses en étaient en effet mandatées dans la portion de la dépense de la ville destinée aux affaires communes, auxquelles étaient consacrées le tiers des revenus de la cité ; la plus grande part allant ainsi à la forteresse, c'est-à-dire aux frais d'entretien de la

---

l'Université d'Orléans fit faire procession à Nostre Dame de Saint-Pol ». *Ibid*, XIV (17 mars 1419).

<sup>30</sup>Arch. dép. Loiret, CC 650, III, (1417).

<sup>31</sup>Arch. dép. Loiret, CC 651, XIV : « Pour V chapeaux de fleurs, l'un pour Nostre Seigneur et les quatre pour ceulx qui le porteront, pour ce XX s. p. ».

muraille, aux ouvrages défensifs, ainsi qu'à la diplomatie au sens large, missions, pots-de-vin, etc. Les comptes courant de mars à mars, nous n'avons en réalité qu'une de nos années civiles qui soit entièrement comprise dans un exercice et pour rendre encore les choses moins claires, des lacunes entre les registres empêchent, le plus souvent, de reconstituer les débuts ou les fins d'années civiles manquantes. Nous ne pouvons donc pas vraiment faire de travail statistique sur la fréquence des déambulations, il reste quand même que l'on peut constater que les années complètes nous offrent six à neuf occasions de suivre, avec les valets de la ville, les porteurs des vénérables reliques.

Organiser une de ces sorties des corps saints ne revenait finalement pas très cher : la confection des six torches, chacune de cinq livres de cire, avec leur godet de papier pour recueillir la cire fondue, était le point le plus onéreux : 64 s. p. en 1405, 232 s. p. en 1421. Les porteurs furent invariablement payés 8 d. p. pour leur office ; et l'on ajoutait parfois un coup à boire en fin de service<sup>32</sup>. Enfin, il fallait faire un don à l'orateur invité, par la ville, pour le sermon, le forfait en variait entre 16 et 18 sous. L'un dans l'autre, il fallait donc compter entre 4 livres en 1401 et 15 livres en 1423 par cérémonie selon les années, ce qui dans le premier cas représentait 0,4% des dépenses de l'exercice et dans le second 0,3%. Et même quand il fallut renouveler plus fréquemment les demandes d'intercession, comme en 1409-1410, 1417 ou 1422, les sommes engagées ne s'élevèrent pas au-dessus de 5,2% du total, ce qui était un coût nettement inférieur aux seuls remboursements des chevaucheurs chargés des pièces des procès concernant la ville. Ce ne sont pas les démarches implorant la clémence divine qui vidaient les caisses.

Il fallait néanmoins des circonstances anormales pour que la ville se résignât à faire appel à ses saints et à les sortir de la quiétude des églises, en dehors de leurs fêtes coutumières. Trois raisons principales sont évoquées par nos textes : la terre, la guerre, le schisme.

D'abord la terre. Nous avons trop l'habitude de séparer le monde rural de celui de la ville : à Orléans, une très grande partie de la population vit de la vigne du Val, des bois de la forêt d'Orléans, et des blés du plateau de Beauce. Le transport du corps de saint Mamert était bienvenu pour rappeler au ciel les besoins en pluie ou en soleil, et les processions pour les « biens dessus terre » réitéraient la démarche des Rogations ; on comprend mieux, alors, le succès des reliques propitiatoires de ce saint. En 1401, particulièrement, par cinq fois, les Orléanais furent contraints de solliciter ces dernières pour obtenir une amélioration d'un temps météorologique par trop désastreux. Le 13 avril, trois jours après Quasimodo, et les 17 et 20 avril, la ville leur fit traverser la cité « pour les biens de dessus terre ». Les conditions climatiques ne s'arrangeant pas, en juillet, saint Mamert parcourut une fois encore les rues et traversa le pont, « pour le temps qui estoit moult horrible [...] et que les blez perissoient et estoit le peuple a moult grant douleur car les blez se versioient et agrenoient, et pour celle cause fut faite grant procession et portez lez diz corps sains ausdiz Augustins »<sup>33</sup>. Le dimanche suivant, le chef et le corps de saint Aignan prirent le

---

<sup>32</sup>Arch. dép. Loiret, CC 646, XXII (1408) : « [A Jacquet Le Prestre, valet de la ville] pour faire boire ceulx qui porteront le corps saint de monseigneur saint Mamert et autres corps saints, et aussi ceux qui formeront les eschelles, VI s. p. ».

<sup>33</sup>Arch. dép. Loiret, CC 644, XXII (1401), le quantième du mois n'est pas donné.



même chemin, « pour les blez qui versoient et agrenaient comme dessus est dit ». On retrouve cette surveillance du ciel et les angoisses nourricières en 1405. Le 1<sup>er</sup> mai, saint Mamert fut mené aux Carmes pour prier « Notre-Dame la Vierge Marie et tous les saints de Paradis que Dieu voulsist sauver les biens dessus terre »<sup>34</sup>. On notera le parfait rôle d'intercession dévolu aux saints. De mauvaises années sont encore lisibles en 1408, 1410, 1415 et 1417. Ensuite, Orléans semble avoir fait passer au second plan ses inquiétudes à propos des produits de la terre : on savait désormais que les nuages ou la sécheresse ne seraient plus les seules causes des bonnes ou mauvaises récoltes.

La seconde préoccupation des édiles orléanais fut évidemment la crise religieuse : la division de l'Église romaine, partagée en obédiences rivales, était un tel scandale que les autorités civiles sentaient le besoin de réunir toutes les forces de la dévotion privée et publique afin d'obtenir la fin de la crise. Nos sources notent donc qu'au moment où débutaient les conciles de Pise (1409) et de Constance (1414), l'union de l'Église est le thème nouveau autour duquel se font les prières de la procession et sans doute le sermon<sup>35</sup>. Autre sujet d'inquiétude d'origine directement cléricale, le siège épiscopal : la succession difficile de Guy de Prunelé (1394-1425) et l'élection de Jean de Kirkmichaël (1426) provoquèrent une démarche d'intercession, le 3 février 1426 (n. st.) « pour prier Dieu qu'il nous donne un bon pastour »<sup>36</sup>.

Bien sûr, à partir de 1407, mais dans nos comptes surtout en 1410 et 1415, la guerre, civile d'abord, ensuite contre les Anglo-Bourguignons, devient le motif le plus souvent invoqué pour justifier le recours à l'exhibition et à la déambulation des reliques. On peut lire l'angoisse de la capitale des Orléans après le meurtre du duc Louis, et l'attention avec laquelle on suivait les diverses péripéties de la lutte des princes pour le pouvoir. Les motivations précises ne sont pas toujours nettement indiquées. Ainsi, après la ligue de Gien (15 avril 1410) et alors que les princes alliés de Charles d'Orléans et de son beau-père, Bernard d'Armagnac, ravageaient la région parisienne, suivis ou précédés, selon les cas, par les gens du parti adverse tout aussi sans remords de « manger le pays », les Orléanais entamèrent une série de sorties de corps saints qui allait durer tout l'été. Certes, on n'y trouve rien de vraiment comparable à la fureur obsessionnelle étudiée par J. Chiffolleau pour le Paris de 1412<sup>37</sup> et, en particulier, rien ne trahit ici un quelconque débordement des autorités par la foule<sup>38</sup>. Au contraire, on remarque sur les bords de Loire la soigneuse réparti-

<sup>34</sup>Arch. dép. Loiret, CC 645, XXI (1405), le jour saint Jacques et saint Philippe.

<sup>35</sup>Arch. dép. Loiret, CC 644, XXII (25 mars 1403 n. st.) : « [...] Et en icelle journée fut faite une procession generale a la requeste de la dicte ville pour l'union de sainte Eglise ». CC 647, XXXII (printemps 1409, n. st.), et CC 648, XXXII (5 novembre 1413).

<sup>36</sup>Arch. dép. Loiret, CC 652. En fait, les Orléanais ne devaient guère apprécier par la suite ce pasteur qui les aurait laissés à leur triste sort pendant la majeure partie du siège.

<sup>37</sup>J. Chiffolleau, « Les processions parisiennes de 1412. Analyse d'un rituel flamboyant », *Revue Historique*, t. 285, 575, 1990, p. 37-76.

<sup>38</sup>*Histoire de la France religieuse*, t. 2, *Du christianisme flamboyant à l'aube des lumières*, Paris, 1988, p. 93 : « On voit les processions se multiplier dans un mouvement fou, par dizai-

tion équilibrée des différentes associations de corps saints. Le 6 juillet, saint Mamert est porté à Notre-Dame de Saint-Paul, afin de prier pour la « bonne paix entre nos seigneurs ». Le 14 juillet, la châsse de saint Aignan, accompagnée du chef de saint Vincent, partit aux Carmes, parcourant la cité d'est en ouest, escortée entre autres par le chancelier du duc, Jean d'Avy, le gouverneur, Pierre de Mornay, et le trésorier, Pierre Renier<sup>39</sup>. Le 20 août, une nouvelle et ample déambulation promène la Vraie Croix et saint Mamert, de la cathédrale à Saint-Paul, puis au-delà du pont, aux Augustins, « pour la paix entre nos seigneurs »<sup>40</sup>. Le 8 septembre, la fête de Notre-Dame amena les processionnaires comme de coutume à Saint-Paul, autant pour célébrer la Vierge que « pour prier Notre Seigneur qu'il voulsit mectre bonne paix entre nos seigneurs ». Le 21 septembre, tous les corps saints prirent, et pour la même raison, une nouvelle fois la direction de Saint-Paul<sup>41</sup>. Entre-temps, mais le texte n'est pas des plus clairs, il semble bien qu'un autre déplacement ait eu lieu au cours du mois, toujours en direction de Saint-Paul, dont nous avons la trace du paiement des porteurs et du prédicateur<sup>42</sup>.

La prière pour la paix civile, nous la retrouvons encore en septembre 1415, quand il fallut faire front lors de l'avance anglaise<sup>43</sup>, tout comme pendant cet été de 1417 où les Bourguignons s'emparèrent, les uns après les autres, des places tenues par les Armagnacs autour de Paris. Cette année-là, le 14 septembre, alors que Jean sans Peur avait réuni une véritable armée et passait la Seine à Meulan, les Armagnacs d'Orléans espéraient encore en la paix et le dirent tout au long de la voie principale, entre Saint-Aignan et les Carmes<sup>44</sup>. Nous ne saurons jamais si ce fut en action de grâce pour le répit accordé à Paris, ou afin de soutenir leur parti menacé au sud de la capitale, qu'on réitéra les sorties des reliques les 19 et 30 septembre, le mot « paix » ne figure plus dans les sèches mentions comptables...

La dernière trace que l'on trouve des espoirs de réconciliation entre les partis date de l'été 1419. À Orléans, comme dans tant d'autres villes, l'accord ratifié à Pontoise par Charles VI le 19 juillet provoqua un grand espoir, on crut à la sincérité des deux princes, et la ville offrit à saint Aignan, une rouelle de cire, solennellement portée auprès des reliques du saint<sup>45</sup>.

La guerre anglaise finit par mobiliser toutes les énergies. Elle devient la préoccupation majeure déjà en 1415, même si pour nous apparaissent dérisoires ou plutôt tragiques les ostensions des 25 et 26 octobre de cette même année faites « pour

---

nes ; les chanoines et l'Université qui en ont pris l'initiative paraissent débordés. . . ».

<sup>39</sup>Arch. dép. Loiret, CC 647, XXVIII, fol. 21v. Le trésorier est mentionné comme ayant participé à la cérémonie parmi les bénéficiaires des lapereaux et autres chapons offerts le lendemain aux autorités.

<sup>40</sup>*Ibid.*, XXIX, fol. 22.

<sup>41</sup>*Id.* : « le XXI<sup>e</sup> de septembre, quant la procession generale fut faite que les corps sains de monseigneur saint Mamert, saint Aignan, saint Euverte et plusieurs autres corps furent portez en leur compagnie, a Notre Dame de Saint Pol, pour prier Dieu qu'il voulsit mectre bonne paix entre nos seigneurs ».

<sup>42</sup>*Id.* Il pourrait s'agir d'un doublet d'écriture, le paiement des six porteurs et du frère augustin Louis de Richeville, ayant été noté en deux endroits différents.

<sup>43</sup>Arch. dép. Loiret, CC 649, XV, fol. 15v.

<sup>44</sup>Arch. dép. Loiret, CC 650, IV, fol. 12v : « pour prier Notre Seigneur pour la paix ».

<sup>45</sup>Arch. dép. Loiret, CC 547, fol. 11 (mandement de dépense du 8 août 1419).

prier Nostre Seigneur qu'il voulsit donner bonne victoire au roi nostre seigneur a l'encontre de son adversaire d'Angleterre »<sup>46</sup>. À Azincourt, en ce 25 octobre, à midi, la défaite était déjà consommée. Alors, les dirigeants orléanais durent parer au plus pressé : il faut d'abord se préserver physiquement, et après demander l'aide de Dieu. Le train-train devenu ronronnant des processions ne peut masquer que l'on se fie plutôt à la solidité accrue des murs, à la profondeur des fossés et, aussi, à l'action diplomatique. Les travaux de fortification et les cadeaux aux grands absorbent les énergies et les finances<sup>47</sup>.

Cependant, si les événements deviennent vraiment trop graves ou incertains, Dieu et les saints demeurent les recours ultimes. Nous le voyons très nettement en 1421-1422. Entre le mois d'août, moment de l'affrontement malheureux des Armagnacs et de Philippe de Bourgogne à Mons-en-Vimeu, jusqu'à la mort d'Henry V (31 août 1422), les demandes de secours divin, devenues à nouveau répétées, sont en majorité, et pour la première fois, imputées sur les ressources de la forteresse. En effet, la ville avait envoyé le 21 août 1422, des gens d'armes réclamés par le Régent, demande toujours assez mal reçue par les habitants : on expédia les gens stationnés près de la ville, on réorganisa le guet, des messagers partirent de nuit pour tenir les édiles au courant des déplacements des troupes « anglaises ». Les menaces se précipitèrent, les Anglais furent en effet au pont sur la Loire au cours de l'hiver 1421-1422<sup>48</sup>. Le 11 janvier, à une date des plus inusitées, les procureurs de la cité firent sortir les saints, et un maître en théologie fut chargé du sermon, le tout étant payé sur les deniers destinés à la seule défense d'Orléans. Il en fut de même pour la procession coutumière de mars – ce qui ne se comprend guère –, puis pour cinq autres, les 24 mai, 15 juin, 7 juillet, 23 et 25 août, liées sans doute à la défense, puis la perte de Compiègne, et à la campagne de Tanguy du Chastel en val de Loire. En effet, on vit passer par la ville le maréchal de La Fayette, le connétable de France (Jean Stuart, comte de Buchan)<sup>49</sup>, le prévôt de Paris (Tanguy du Chastel, le 27 mai), enfin le bâtarde d'Orléans, le 28 mai. Tout l'été fut occupé à essayer de faire vider la région des importunes troupes des Armagnacs<sup>50</sup>, enfin les comptes de forteresse se terminent

<sup>46</sup>Arch. dép. Loiret, CC 649, XV, fol. 16.

<sup>47</sup>F. Michaud-Fréjaville, « Une cité face aux crises : les remparts de la fidélité, de Louis d'Orléans à Charles VII, d'après les comptes de forteresse de la ville d'Orléans (1391-1427) », dans *Jeanne d'Arc, une époque, un rayonnement, colloque d'Orléans, octobre 1979*, Paris, 1982, p. 43-57 (réimpr. *Supra*, article n° 8).

<sup>48</sup>Arch. dép. Loiret, CC 548, fol. 15 : « Pour bois au boulevard, la nuit que les Anglais furent devant la ville [. . .]. Pour faire boire les compagnons qui estoient armés au pont, le jour que les Anglais furent devant ladite ville ».

<sup>49</sup>*Ibid.*, fol. 20 : « Pour II poinçons de vin cleret et ung vermeil, donnés a monseigneur le connestable de France, le XX<sup>e</sup> de mai, pour sa venue a Orlans et pour certaines resquestes qu'on lui fist ». Le connétable revint en décembre 1422 (*ibid.*, fol. 30v) et le 26 janvier 1423 (*ibid.*, fol. 31v).

<sup>50</sup>*Ibid.*, fol. 28v : les procureurs envoient une délégation avec les « bourgeois d'Yanville et de Chasteldun par devers monseigneur le Regent, pour faire mettre hors de la terre de monseigneur d'Orliens les gens du vicomte de Narbonne » (Guillaume III de Lara, vicomte de Narbonne, † 1424 à Verneuil).

sur la procession destinée à soutenir les armées de Charles VII qui venaient de reprendre le pont de Meulan<sup>51</sup>.

Cette imputation sur les deniers de défense de la ville est-elle autre chose qu'une astuce comptable destinée, une année de crise monétaire, à répartir les dépenses sur l'ensemble des revenus dont disposait la cité ? On pourrait le croire : les dépenses communes prennent en contrepartie la charge des levées d'hommes et l'achat de l'étendard, qui normalement relèvent de la défense, à côté des chapeaux de fleurs de la Fête-Dieu et des frais de voyage des chevaucheurs. Ne peut-on pas penser plutôt que cette décision du receveur Jean Martin dont c'était le second mandat – il avait été choisi déjà en 1415-1417 –, revenait à démontrer l'inanité de la séparation entre argent de la forteresse et argent de la commune, la défense étant « commune », les processions étaient aussi nécessaires que les bouches à feu et le surcreusement des fossés.

Le glissement d'un compte à l'autre était pourtant interdit, et l'équipe que nous trouvons en charge dans le compte qui nous a été conservé des années 1425-1427 a, de nouveau, intégralement fait peser sur la recette de la commune le paiement des processions<sup>52</sup>. Ainsi arriva-t-on au siège, en ayant tenté, il est vrai, de conjurer l'avancée des Anglais, en défilant pour qu'elle épargnât aussi Marchenoir et Montargis (les 3 et 6 septembre 1427)<sup>53</sup>. Cela ne servit à rien, pas plus que le dépôt solennel d'une rouelle de cire portée dans l'église Saint-Aignan en septembre 1428, ni enfin, que l'ultime procession générale pour écarter l'encerclement, en octobre, à laquelle les comptes ne consacrent que trois lignes et neuf sous quatre deniers...

Les déambulations semblent alors avoir perdu, par leur caractère répétitif, formel, institutionnel, leur charge émotive, leur caractère pathétique, qui seuls pouvaient, peut-être, favoriser l'intercession des saints dont on promenait les reliques. Tout semblait désormais devenu une sorte de mécanique, dont le caractère prudent et soigneusement mesuré transparaît dans le choix des prédicateurs qui prononçaient le sermon rituel.

---

<sup>51</sup> « Pour VI varlets pour la procession quand on veult aller au pont de Meulant » (*ibid.*, fol. 31v).

<sup>52</sup> Arch. dép. Loiret, CC 652 (commune) et CC 549 (forteresse), comptes de Jacquet de Loynes.

<sup>53</sup> Arch. dép. Loiret, CC 653, XXIII. La rouelle pesait cent dix livres de cire dont seulement trente-quatre de cire neuve.

### Les orateurs sacrés

Chaque procession était marquée par un moment de réflexion : le sermon, prononcé soit au retour au point de départ, soit au cours même de la déambulation, dans le cloître d'un des établissements de la ville (entendons par là le périmètre de la clôture) ou, parfois, aux halles<sup>54</sup>. Les édiles faisaient souvent transporter une chaire mobile en bois, qui était entreposée au cloître de Sainte-Croix, jusqu'au lieu choisi pour donner aux participants l'enseignement qu'ils devaient retenir de leur démarche.

Orléans, ville universitaire et juridique, avait certainement des orateurs très bien entraînés, mais ce n'est pas vraiment ce souci qui dictait à la municipalité le choix du prédicateur. Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, quatre couvents de mendiants étaient installés au nord, à l'ouest et au sud des murs urbains<sup>55</sup>. La ville leur faisait annuellement don d'une caque de harengs, et de neuf mesures d'huile et de pois<sup>56</sup>. Elle estimait, en retour, devoir donner à ces quatre ordres la mission de prononcer les sermons des processions civiques. De même que les dons se répartissaient avec égalité, les sermons étaient mesurés de façon à ne vexer aucun ordre. Nous avons l'appartenance de soixante et un des orateurs qui prononcèrent un prône lors des processions, entre 1400 et 1430. Nous y trouvons dix-sept Augustins, dix-huit Jacobins, quatorze Carmes et treize Cordeliers. Admirable équilibre... Quatre noms ne sont pas accompagnés de leur ordre ou ne me sont pas connus par ailleurs, mais leur identification permettrait peut-être de rendre encore plus égale la part de chaque couvent. La chaire orléanaise avait à l'époque quelques ténors : le prieur des Augustins, Louis de Richeville, qui semble avoir prononcé toutes les homélies dévolues à son couvent. Les Jacobins confièrent souvent à maître Robert Baignart et à frère Jean de Saint-Pol le soin de les représenter. Cordeliers et Carmes envoyaient leur lecteur, leur liseur ou leur prieur dont certains sont restés pour nous anonymes<sup>57</sup>. Frère Adam de l'Abbaye, Carme, prononça quatre des sermons de l'année 1417. Frère Jean Raimbert, custode des Cordeliers, est mentionné à plusieurs reprises entre 1401 et 1415. Sur le contenu de ces homélies, en revanche, nous ne savons rien, et nous ne pouvons que supposer le succès de frère Adam de l'Abbaye. Pour ce qui est des processions qui relevaient de l'initiative de l'Eglise, leurs prônes n'étant pas pris

---

<sup>54</sup>Arch. dép. Loiret, CC 649, fol. 16 : « A Droin Jacquet, pour une chaese qu'il a faite es halles pour prescher, pour ce que l'autre estoit pourrie . . . XL s. p. » (21 septembre. 1415). CC 547, fol. 11 : transport de la chaire de Sainte-Croix à Saint-Samson « quand la roelle fust portee » (août 1419).

<sup>55</sup>En 1219, les Jacobins étaient déjà, grâce à l'évêque Manassès de Seignelay et à l'ancien doyen de la cathédrale, Renaud de Saint-Gilles, installés devant la Porte Parisie (au nord de la ville) ; en 1240, les Cordeliers se placèrent à quelques centaines de mètres. Les Augustins se postèrent sur la rive sud, près du Portereau ; enfin, les Carmes avaient, en 1265, opté pour la paroisse Saint-Laurent (à l'ouest).

<sup>56</sup>Les produits étaient répartis de la façon suivante : un tiers pour les Prêcheurs, un tiers pour les Mineurs, un sixième pour les Carmes et un sixième pour les Augustins. La caque de harengs était « de la marque du Dam » (elle venait donc directement de la mer du Nord).

<sup>57</sup>En 1414-1415, le lecteur des Carmes est frère Thomas Misnier, mais rien ne dit qu'il le demeurait en 1423.

en charge par la ville, nous ne pouvons savoir dans quelle communauté religieuse on choisissait le prédicateur.

En cette ville, fragilisée moralement par l'absence de son duc, taxée fortement par les ponctions princières et par les nécessités de la fortification, fatiguée par les tours de guet et le creusement par corvée des fossés, l'encadrement solide des cérémonies et la leçon des sermons entretenaient la cohésion des bourgeois et apaisaient les risques d'émeute. Seuls les étudiants et l'Université, rétifs aux prélèvements, hostiles à la participation aux charges militaires, échappaient au consensus de paix interne et subissaient la hargne des Orléanais, sous le regard plutôt satisfait des édiles urbains.

### La fête de la « délivrance »

La procession de la levée du siège a été instituée non pas comme anniversaire mais comme action de grâce avec prière pour les morts, le jour même où les Anglais abandonnèrent le siège : le 8 mai 1429 au matin « [la Pucelle] fist venir aux champs les gens d'Eglise revestus, qui chanterent a grand sollemnité hymnes, respons et oraisons devotes, rendant louange a Dieu. Si fist apporter une table et un marbre et dire deux messes »<sup>58</sup>.

Les commémorations, tout de suite, entrèrent dans les mœurs orléanaises : le 12 octobre 1429, on fit une procession anniversaire du jour où les Anglais mirent le siège et le sermon en fut prononcé par le jacobin, maître Robert Baignart, et le 8 mai 1430 eut lieu la première de la longue série de « Nos Fêtes ». La première preuve comptable que nous en ayons est, en raison du hasard de la conservation des documents, un peu plus tardive ; il s'agit du compte de ville de 1435 où nous trouvons déjà une bonne part de l'ordonnancement qui fut celui du XV<sup>e</sup> siècle.

Cette cérémonie d'abord se trouva un nom « civique » : elle commença par être désignée comme la « procession du levement des Tourelles ». Quand un peu de temps se fut écoulé, on dut ajouter « pour memoire de ce que les Angloys qui tenoient le siege de la ville s'en allerent ce jour et leverent leur siege » (1449)<sup>59</sup>, ce qui donnait au but, finalement traditionnel, vers la rive sud et les Augustins, une signification nouvelle : on allait remercier Dieu pour une victoire, sur le lieu même où elle s'était déroulée, un emplacement du système de défense de la cité, qu'aucun caractère religieux ne marquait particulièrement. C'était déjà une rupture avec les circuits qui, jusqu'alors, avaient toujours transporté les corps saints d'une église à une autre. Ne nous méprenons pas cependant, la station aux Tourelles était bien marquée par des chants religieux – c'est d'ailleurs, aujourd'hui encore le cas. Enfin, avant 1450, les livres de comptes commencent à appeler cette journée la « fête de la ville » ou la « procession de la ville ». Elle était devenue une célébration de la cohésion du corps de ville et des habitants qui avait permis le départ des Anglais, conception certes optimiste. Cependant, il s'avérait parfois nécessaire de rappeler les raisons de cette journée de prière et de fête en remémorant la mobilisation des Orléanais « pour la remembrance et sollepnité qui chascun an se fait en ce jour, a l'occasion du siège que les Anglois misdrent ou mois d'octobre, l'an mil CCCC vint huit, devant ladite

---

<sup>58</sup>*Chronique de la Pucelle*, éd. Vallet de Viriville, Paris, 1869, p. 296.

<sup>59</sup>Arch. dép. Loiret, CC 661, fol. 14v.

ville d'Orléans et le y tendirent jusqu'au VIII<sup>e</sup> jour de may mil CCCC vingt neuf, que par la grace de Dieu, il fut levé »<sup>60</sup>. On peut se demander si cette petite leçon d'histoire n'est pas à l'usage des officiers ducaux qui trouvaient peut-être injustifiée, ou trop originale, cette commémoration. En mai 1458 on croyait devoir expliquer encore le paiement des « XVIII chapeaux de violette fait et baillés aux enfants de chœur de Sainte Croix et de Saint Aignan pour porter en la procession qui chascun an se fait pour la delivrance et levee du siege que les Anglois tenoient devant ceste dite ville »<sup>61</sup>.

La participation des édiles s'est nettement renforcée par rapport aux défilés antérieurs : tous les procureurs assistent et marchent par les rues, les torches, désormais au nombre de 12, sont plus lourdes, marquées des écussons de la ville (les trois cœurs de lis) et portées par des porteurs mieux payés, des cierges encadrent le début et la fin du défilé des châsses. En 1460, on a la mention de la réparation d'une bannière de la ville, portée par le valet de la ville dans une ceinture sur laquelle la hampe était fixée<sup>62</sup>. À une date inconnue, mais antérieure au XVI<sup>e</sup> siècle, deux porteurs de bannière se relayèrent<sup>63</sup>. Un *ordo* fut rédigé et donné à calligraphier à Jean de Saint-Pierre, par la municipalité qui avait donc pris en main le déroulement liturgique des événements<sup>64</sup>. En effet, la procession du matin du 8 mai, suivie du sermon à Sainte-Croix, se continuait par des vigiles dites à Saint-Aignan, office qui préludait à la messe des morts du 9 mai au matin. Afin que les procureurs ne se dispensent pas des offices religieux, par exemple sous des prétextes familiaux, on voit apparaître en 1458 le repas collectif « ad ce qu'ils feussent et demeurassent ensemble a l'ysse du disner, pour aler aux vigiles qui chascun an se dient en l'église Saint Aignan pour les ames de ceux qui decederent durant le siege ». Notera-t-on que la caisse commune se charge aussi de leur fournir, à chacun, les huit deniers de l'offrande de la messe<sup>65</sup>? Les procureurs ne sont pas là en leur nom individuel, mais comme corps, représentant en toutes choses la communauté des habitants ; l'offrande en argent mais aussi en pain et en vin est celle de tous les Chrétiens de la bonne ville.

Le trajet passe par les lieux « de mémoire » : la porte Dunoise, Saint-Paul, le pont, les Tourelles. Des éléments nouveaux font leur apparition, ils correspondent, il est vrai, à une mode qui ne s'applique pas qu'aux seules processions et que l'on retrouve pour les entrées royales et princières, y compris à Orléans. En 1439, le peintre Mathieu Gauché se fait payer pour avoir réalisé des haches factices, une fleur de lys et « deux godons » (deux effigies de soldats anglais). On élève des échafauds

<sup>60</sup>Arch. dép. Loiret, CC 661, fol. 28.

<sup>61</sup>Arch. dép. Loiret, CC 665, fol. 32v.

<sup>62</sup>Arch. dép. Loiret, CC 666, XIII : réparation ; CC 659, fol. 2v : « une ceinture de cuir pour pendre la bource qui soutient le bout du baston a quoy se porte la banniere de la ville a la procession dudit VIII<sup>e</sup> de may ». Cf. J. de la Martinière, « Trois bannières de la ville d'Orléans », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, t. 12, 1933, p. 262.

<sup>63</sup>Arch. dép. Loiret, CC 673, fol. 16 : « A deux hommes qui ont porté la banniere et estendard et deux ceintures, ainsi qu'il est accoustumé » (1502).

<sup>64</sup>A. D. Loiret, CC 666, fol. 25 : « A Jean de Saint Pierre, escriptvain, pour avoir fait et escript et noté deux livres pour ladite ville du service qu'on fait a la procession chascun an a la feste de la ville pour la reverence de la levacion du siege ».

<sup>65</sup>Arch. dép. Loiret, CC 665, fol. 44.

pour des scènes muettes et un *Mistère du siège* est joué, dont on ne sait pas, bien sûr, si c'est celui dont le texte est encore conservé<sup>66</sup>, et encore moins celui dont on attribue le financement à Gilles de Rais ! En 1446, des compagnons jouent le *Mistère de saint Etienne*, et c'est encore le peintre Matthieu Gauché qui sert d'intermédiaire avec les édiles. Des enfants de chœur chantent, à la porte Dunoise et à Saint-Paul, au moment du défilé. On sait qu'Eloi d'Amerval, alors maître des chœurs de la cathédrale, composa en 1483, un motet « en latin et en françois, pour chanter d'ores en avant es processions ». On juge du désappointement quand il arriva, en 1455, que la pluie gâchât la fête<sup>67</sup>.

La fête de la ville est aussi celle de ses saints protecteurs : les châsses sont toutes sorties pour cette journée et, certaines années, il faut mobiliser jusqu'à près de cent porteurs, car des reliques viennent à cette occasion parfois en visite à Orléans. En 1443, les corps saints de l'abbaye Saint-Florentin de Bonneval défilèrent avec ceux d'Orléans. L'instant de la sortie des brancards est marqué dans chaque église par une sonnerie de cloches, sonneur rémunéré aux frais des deniers communs. L'importance religieuse de la fête fut renforcée à partir du 9 juin 1452 par le « pardon » que fit proclamer le cardinal d'Estouteville et dont l'annonce fut faite, l'année suivante, aux carrefours de la ville, la semaine précédant le grand défilé. En 1453, l'évêque y ajouta ses propres indulgences<sup>68</sup>. La fête de la ville n'est pas du tout laïcisée, au sens actuel du terme.

Dans toute cette liturgie, on ne voit jamais paraître Jeanne la Pucelle, tout au moins si l'on s'en tient aux registres de comptes. Seule sa mère est régulièrement citée pour la pension que la ville lui verse. Le rôle de figure tutélaire de la cité est tenu, très clairement, par les saints Aignan et Euverte et la théorie des autres précieuses reliques. Jeanne n'est pas mise sur le même plan. La fidélité de la ville ne se marque, apparemment, que par le soutien à Isabelle Romée. Cependant, les textes de l'hymne et du motet attribués à Éloi d'Amerval permettent en partie de reconsidérer la question. Les couplets de l'hymne chanté, selon la tradition, devant Saint-Paul, évoquent la cité, le clergé, les marchands, les bourgeois qui louent Dieu, la Vierge, les saints évêques Aignan et Euverte, d'avoir chassé les Anglais. En remerciement,

---

<sup>66</sup>L'édition accessible fut longtemps celle de F. Guessard et E. de Certain, *Le Mistère du siège d'Orléans*, Paris, 1862 (Collection des documents inédits sur l'histoire de France), on dispose désormais de celles de G. Gros, Paris, Librairie Générale nouvelle, 2002 (Le livre de poche, Lettres gothiques), partielle mais bilingue, et de V. L. Hamblin, Genève, Droz, 2002, complète et en moyen français.

<sup>67</sup>Arch. dép. Loiret, CC 664, fol 21 : « [Procession] qui fut faicte le XI<sup>e</sup> jour de may, pource que elle ne peust estre faicte ledit VIII<sup>e</sup> jour de may, et fust commencee, mais s'en fallut retourner pour la force de la pluye qu'il fist et fust continuée audit dymanche [11 mai] ».

<sup>68</sup>Arch. dép. Loiret, CC 663, fol. 16v : « [Pour] crier, par les carrefours de la ville, le pardon que les predecesseurs procureurs disoient avoir impetré de monseigneur le cardinal d'Estouteville, legat du pape, que tous ceulx qui yront ledit dit jour a la procession de la ville et aux vigilles ledit jour, et le lendemain a la messe des trespasés a Saint-Aignan, auront ung an et cent jours de pardon [...]. A Jehan le Camus [...] pour bailler a maistre Estienne Chenu, seelleur de monseigneur l'evesque d'Orleans, pour un seel d'un pardon de XL jours que Monseigneur l'evesque a donné a touz ceulx qui iroent a ladite procession de la ville, aux vigilles et a la messe le lendemain et toutes les heures des octaves, a chacune fois a tous-joursmais, a chascune heure quarante jours de pardon ».



« chacun an y faisons belle procession/portant nos beaux joyaux par decoration,/ en chantant chants de paix et motets gracieux/a benoist saint Aignan, tant digne et precieux,/ o saint Euverte aussi, nos patrons glorieux ». Des deux refrains, seul le premier cite la « pucelle bergere » qui, venue à la suite des « ...doulces prieres/ dont le roy Dieu pria, [...] / par divine conduite/ Anglois tant fort greva/ que tous les mict en fuite/ et le siege leva ». Ce premier refrain, à dire vrai, est d'une insigne mièvrerie et ne présente aucun raccord logique avec les couplets. Le second au contraire, dont le style est direct s'il n'est pas très lyrique, répond parfaitement aux couplets : « Chantons tous ensemble/ et nous rejouyssons ;/ c'est du mieux, ce me semble/ que faire nous puissions/ etc. ». La première publication connue des textes de d'Amerval est de 1645<sup>69</sup> et l'on peut se demander si ce premier refrain n'est pas une interpolation tardive, dans le style des bergeries ou de *La Pucelle* de Chapelain. Le motet chanté devant la porte Dunoise fait, enfin, une place honorable à la Pucelle, tant dans sa partie latine : *Deus magne et mirabilis, qui nos tali die dediste salutem in manu puellae...* que dans les amplifications françaises : « Judith et Esther, nobles dames/ [...] eurent de belles victoires/ comme nous trouvons es histoires ;/ tout ainsi pour notre querelle/batailla Jeanne la Pucelle ». Quoi qu'il en soit, la fête de la ville au XV<sup>e</sup> siècle n'est pas vraiment une célébration de l'héroïne.

Il resterait cependant l'hypothèse du sermon, qui pourrait avoir traité parfois de Jeanne, en particulier juste après le procès en nullité de sa condamnation (1456). Mais aucun texte ni aucune allusion n'en ont été transmis. Les prédicateurs choisis par la municipalité pour l'homélie de cette grande journée sont systématiquement pris chez les Prêcheurs<sup>70</sup> et les Carmes<sup>71</sup>. On ne retrouve plus, pour la fête de la ville, l'équilibre entre les maisons de Mendiants trouvé lors de la période précédente. Faut-il y voir le désir de ne laisser ni les Augustins auxquels frère Pasquerel, le confesseur de Jeanne, appartenait, ni les Cordeliers dont relevait frère Richard qui la connut, s'emparer de la morale de la journée du 8 mai ? Jeanne n'est encore, au XV<sup>e</sup> siècle, pas publiquement présente sinon lors des représentations du *Mistere*.

Sans doute cette journée marquait-elle une date importante de l'année orléanaise, mais, pour être honnête, il faut bien remarquer qu'elle ne coûtait pas cher : huit livres en 1443 (0,3% des dépenses de l'année), vingt et une en 1455 (1,7%), vingt en 1501. En effet, les dépenses somptuaires portaient sur les repas et les tonneaux de vin offerts aux hôtes de grande importance ; or, à la différence de ce qui se produit de nos jours, c'est strictement entre Orléanais que se passait cette journée commémorative : la présence du gouverneur n'y est même pas mentionnée. Le seul hôte qui ait honoré la fête fut, en 1459, Raoul de Gaucourt, plus qu'octogénaire.

---

<sup>69</sup>F. Lemaire, *Antiquitez de la ville d'Orléans*, Orléans, 1645, p. 306-309. Les textes furent repris par Jules Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, Paris, 1841-1849, t. 5, p. 312. La restitution de la musique, et surtout des coupures en quatrains répartis selon deux chœurs, par J. Brosset (dans *Vieulx motets et complaintes de Jehanne d'Arc*, Orléans, 1890), fait encore mieux ressortir l'adéquation du second refrain aux couplets et la platitude du premier !

<sup>70</sup>Jean de Saint-Paul (1436) ; Jean Martine, prieur (1450, 1453, 1459, 1460).

<sup>71</sup>Jean de L'Espine (1440, 1441, 1443, 1445, 1454).

### Fête de la ville et permanence des processions

Les procureurs de la ville, s'ils se sont appropriés la maîtrise de célébration de la délivrance, n'en continuent pas moins à suivre le cours ordinaire des défilés qui parcourent la cité. Ceux-ci se font de plus en plus nombreux, plus de douze par an, et même, en 1449, il y en eut vingt-et-un.

Mais, incontestablement, une évolution s'est produite et la ville ne participe plus de la même façon. Certes, les torches « civiques » accompagnent toujours les chasses, mais désormais la ville ne finance plus que rarement les sermons : c'est qu'elle a de moins en moins l'initiative de la convocation. Sur deux cent une processions qui se sont déroulées entre 1435 et 1502, non compris les fêtes du 8 mai, seules soixante-deux ont été à l'initiative de la ville, le prédicateur étant rémunéré par elle. Dans ce cas, Augustins et Franciscains sont à nouveau sollicités.

Est-ce à dire que la ville n'est plus, en tant que corps, désireuse de montrer sa confiance envers ses saints ? La fréquence des cérémonies le dément, mais la ville a désormais, semble-t-il, une autre conception des prières de la communauté urbaine. On ne peut qu'être frappé de voir que les procureurs ne financent, entre 1435 et 1453, presque exclusivement que les seules célébrations des victoires. On va de joies en joies, la ville fait défiler les corps saints pour fêter : la prise du comte d'Arundel, les « bonnes nouvelles » du pont de Meulan (1435), la prise de Paris (procession du 15 avril 1436). Suivent la délivrance du duc Charles (1440), et le 19 août 1443, la marche jusqu'à Saint-Paul « pour gracier Notre Seigneur du siege qui estoit devant Dieppe, lequel monseigneur le daulphin leva et conquist les ennemys qui estoient dedans »<sup>72</sup>. La reprise de la Normandie est marquée par l'institution d'un anniversaire de la chute de Cherbourg (12 août 1450)<sup>73</sup>, qui se prolongea plus de dix ans. Toute la campagne d'Aquitaine, en 1452-1453, est suivie avec émotion et actions de grâces pour le « miracle de Bayonne », pour la bataille de Castillon et enfin la reprise définitive de Bordeaux (défilés des 21 et 31 juillet, 16 septembre 1453)<sup>74</sup>.

Les difficultés, puis les désastres de la première partie du XV<sup>e</sup> siècle avaient, comme bien d'autres villes de l'Europe, fait sortir les Orléanais, derrière les autorités laïques et religieuses, pour contempler ou accompagner les déambulations des saints protecteurs de la communauté. La municipalité, dans ces manifestations essentiellement supplicatoires, tenait une place relativement modeste, qui se marquait surtout par le financement des sermons, dont on peut supposer qu'ils étaient destinés à canaliser l'angoisse collective vers une attitude de prière plutôt que de révolte.

---

<sup>72</sup>Arch. dép. Loiret, CC 657, fol. 28.

<sup>73</sup>Arch. dép. Loiret, CC 665, fol. 27v, procession du 12 août « pour la recouvrance de la Normandie » (1457) ; CC 666, fol. 33 : procession pour « la réduction de la Normandie, le XII<sup>e</sup> d'oust » (1460).

<sup>74</sup>Arch. dép. Loiret, CC 663, fol. 22 : le lundi 21 juillet (1453) : « Procession qui fut faite, a la demande de la ville, pour les nouvelles de la destruction des Anglois faite pres de Chastillon en Gascongne au pays de Bordeloys » ; *ibid.*, fol. 22v : procession du 31 juillet « pour les nouvelles que le Roy nostre seigneur a envoyees aux gens de l'Eglise, manans et habitans de ladite ville d'Orlians par lettres closes, signees de son seing manuel ».

Après la libération quasi miraculeuse de la cité, grâce à la Pucelle, l'armée royale et la vigueur individuelle et collective des habitants eux-mêmes, la ville et ses édiles purent désormais se démarquer du clergé urbain et de l'Université en créant une nouvelle liturgie processionnelle. Civique, théâtrale et joyeuse, commémorative et déjà patriotique, la fête de la ville devint un rite d'auto-félicitation qui, tout en rappelant la défaite anglaise, plongeait encore ses racines dans le passé chrétien le plus ancien : les reliques des anciens évêques étaient toujours au cœur de l'ordonnance du défilé. Ce sont elles qui dans la fête d'aujourd'hui, plus d'un demi-millénaire s'étant écoulé, ont été supplantées par une sainte sans reliques, Jeanne d'Arc.

Pour les responsables d'Orléans, cité merveilleusement sauvée de l'ennemi, l'essentiel était, dans cette seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, de rendre grâce, d'exalter la protection que Dieu, par ses saints, avait étendue sur la ville, sur le roi, sur le royaume. Aux gens d'église l'initiative des implorations et la charge financière de la majorité des sermons, aux bourgeois procureurs de la ville, la joie de faire chanter aux Orléanais, à l'ombre de la cathédrale Sainte-Croix, le motet d'Eloi d'Amerval :

*Servi Crucis Crucem laudent  
Qui per Crucem sibi gaudent  
Pacis dari munera*

Et rendons tous grace au Roy des Roys  
Qui a tel jour nous mist hors de grant peine,  
Et adorons sa precieuse croix,  
Le vrai salut de creature humaine.